

—N'importe! Je ne veux pas rester dans le doute! Mettons-nous à la recherche de mon père. Il est assez surprenant, tu l'avoueras, que personne ne l'ait vu sur le lieu du sinistre.

Les deux jeunes gens n'étaient qu'à quelques pas de l'habitation de l'avare. Ils trouvèrent la porte grande ouverte, ils entrèrent.

Les meubles et les ustensiles étaient en désordre. Evidemment, la demeure de lord Fesse-Mathieu avait été le théâtre de quelque drame.

Très inquiets, Ophélia et son mari parcoururent dans tous les sens le rez-de-chaussée et les chambres du première étage. Ils explorèrent même, mais toujours sans résultat, les granges, les étables et les remises.

—Il n'y a que le grenier que nous n'avons pas vu, dit tout à coup Ophélia.

—Allons-y! murmura Noël, en s'efforçant de dissimuler l'inquiétude qu'il ressentait.

Ophélia gravit la première l'escalier qui conduisait au grenier. Aux clartés de l'aube livide et grise, elle aperçut un spectacle effrayant.

Lord Fesse-Mathieu, réduit au désespoir, s'était pendu à l'une des pourelles de soutènement du toit.

Demeuré économie jusqu'au dernier moment, il avait eu soin de déposer son bonnet de peau de lièvre, sa robe de chambre de drap vert et ses sabots avant de se décider à passer sa tête dans le fatal noeud coulant. A ses pieds, on voyait encore l'escabeau sur lequel il s'était hissé pour mettre à exécution son funeste projet.

Ophélia était heureusement une femme d'action à qui la vie en plein air, les longues chasses, les fatigantes randonnées à travers bois avaient

communiqué une énergie et une robustesse presque viriles.

Son premier geste fut de couper la corde qui enserrait le cou du vieillard, sans même attendre que son mari fut là pour l'aider.

Quand Noël Fless fut à son tour parvenu dans la soupente, la jeune femme avait étendu le baronnet sur une gerbe de paille, et, constatant que le corps était encore souple et tiède, elle s'était mise en devoir de lui prodiguer tous les soins usités en pareil cas.

—Il est mort? s'écria Noël terrifié.

—Non, dit Ophélia, mais il n'en vaut guère mieux.

—Pauvre père! murmura le jeune homme profondément troublé.

—Il ne s'agit pas de perdre notre temps en doléances inutiles! Aide-moi... Peut-être peut-on encore le sauver!

Tous deux, par bonheur, étaient au courant des derniers progrès de la science; ils pratiquèrent la respiration artificielle, les tractions rythmées de la langue.

Au bout d'un quart d'heure, l'avare ouvrait les yeux, puis les refermait après avoir poussé un profond soupir.

—Il est sauvé! s'écria joyeusement Ophélia.

CHAPITRE V

Double guérison

M. Bondenat se promenait lentement dans un des allées du jardin qui s'étendait derrière le château. Plongé dans ses réflexions, il ne songeait même pas, comme il le faisait d'ordinaire, à classer dans sa mémoire les nombreux échantillons de la flore canadienne qui s'épanouissaient dans les